

de ferme, qui reçoivent des envois des cultivateurs et des marchands decampagne, envoyant par la poste à leurs pratiques, les prix courants de la semaine du marché, et leur assurant la pleine valeur de leurs denrées. Ceux qui connaissent Boston et New-York se rappelleront le nombre d'établissements dévoués à cette branche d'affaire, également profitables à tout le monde. A Montréal nous n'avons rien de cela, et il y a une occasion pour une société active qui se dévouerait à cela seulement, en vendant en commission seulement, et faisant une belle chose entre le producteur et le consommateur, qui lui assurerait une affaire profitable, et protégerait les deux parties contre l'extorsion des revendeurs. A présent si le marchand ou le cultivateur a des produits de ce genre à vendre, il est obligé d'aller les porter lui-même au marché, par une ligue entre les acheteurs, il est souvent retenu plusieurs jours, et enfin obligé à accepter ce qu'ils veulent offrir. Etablissez le moyen dont nous avons parlé, et n'est pas obligé de laisser sa maison, ses produits peuvent être apportés par le chemin de fer, bateau à vapeur ou quelque autre manière que ce soit, et vendus pour le prix du marché, ou emmagasinés pour un meilleur prix, comme bon lui semblera. Le consommateur qui voudrait un quart de patates, une tincture de beurre, un fromage ou toute autre article de même nature saurait toujours où en avoir à un prix convenable, et les revendeurs, en partie classe nonchalante et basse, suivraient quelque autre cours de vie, plus en accord avec celui de leurs ancêtres et moins nuisible à la société. Soit que ceci soit fait, ou il faudra que les familles se forment en "Associations de Nourriture" car l'extorsion est devenue si excessive qu'elle affecte sérieusement les revenus modiques. Un billet de 5 piastres au marché est représenté par un si petit achat de nourriture, que c'est étonnant comment la moitié de la population existe.

Un quart de la dépense d'une famille pour les provisions, dans le cours d'une année se monte à une très belle somme, et par l'adoption de ces moyens, on peut au moins l'épargner.

Le boucher n'est pas beaucoup en arrière du revendeur dans ses profits, la viande de toutes sortes est détaillée à un intérêt de près de cent pour cent sur le coût, et de plus c'est un article qui se paie argent comptant, ou qui doit l'être.

Dans une année comme celle-ci, quand l'affliction commerciale s'étend sur tous les consommateurs, ce fardeau ne peut pas être supporté avec patience. Les profits déraisonnables dans les Etats-Unis ont amené l'introduction de magasins d'union, chaque souscripteur donnant de 5 à \$10, est fourni de provisions à un escompte de 6 à 10 par cent sur le coût, et le système, quoique pas toujours lucratif, a eu l'effet de réduire les profits à un minimum. La formation d'une telle association ici, pour la provision de la viande, des légumes, du fromage, du

beurre, des patates, et de tels articles, est digne d'un essai, et nous ne voyons aucune raison pourquoi il ne réussirait pas. Les facilités fournies par les chemins de fer et les bateaux à vapeur permettraient d'apporter toutes les provisions tous les jours, à bien bas prix, des townships voisins, et les cultivateurs seraient contents d'aider un mouvement qui leur ouvrirait un marché sans trouble ni dépense.

Nous concourons entièrement avec le *Montreal Commercial Advertiser* dont nous reproduisons ce que dessus, dans les vues qu'il exprime sur ce sujet important. A Londres, Paris, New-York, Boston et autres grandes villes le système de vendre en commission est adopté avec l'avantage manifeste pour le revendeur et l'acheteur. Le producteur des produits ne peut pas en tous temps laisser sa maison convenablement pour aller au marché. L'agent en commission étant sur les lieux et connaissant les prix des marchés, et dans une meilleure position pour vendre, et la légère commission chargée se monte à bien moins que la dépense et la perte de temps encourues par le producteur s'il se propose de faire les ventes lui-mêmes. Nous admettons cordialement la suggestion de notre contemporain et nous pensons que si des agences stables et satisfaisantes étaient établies à Montréal, nos cultivateurs reconnaîtraient bientôt les avantages qu'elles offrent, et ce serait le public qui en profiterait en la même proportion que le cultivateur.

—:0:—

CROISSANCE DES RACINES.

Les betteraves et les carottes dans quelques terres, sont plus profitables que les navets, outre qu'elles sont une meilleure nourriture pour les vaches à lait. Tout cultivateur peut bientôt apprendre quelle racine réussit mieux sur sa terre, et après l'avoir appris, il serait aveugle à son propre intérêt s'il ne la cultivait pas.

En Angleterre et en Ecosse le navet est la racine préférée, et ayant été toujours cultivé comme la meilleure récolte sur la jachère avant le blé, plutôt que pour sa valeur intrinsèque, c'est aujourd'hui la racine la plus importante. Un agriculteur anglais a dit, je crois en vérité, que le défaut du navet dans ce pays, serait un plus grand revers pour sa prospérité, que la faillite de la Banque d'Angleterre. Ceci est dû principalement à la grande consommation de navets, que les bêtes à cornes et les moutons anglais ont atteint leur haut degré de perfection actuel, mettant la terre en état de nourrir quatre fois le nombre qu'elle pouvait nourrir sous l'ancien système de nourrir avec du foin et de l'herbe. Si nous adoptions leur pratique sous ce rapport, il n'y a

pas de raison pour laquelle on irait à l'étranger acheter des animaux.

Il suit de presque nécessité, que si nous augmentons la culture des racines, nous devons par conséquent augmenter nos troupeaux de bêtes à cornes et de moutons, dans le but d'en retirer un plus grand profit sous le système actuel, où nous nous reposons entièrement sur nos pâturages en été et sur le foin et le blé-d'inde en hiver, pour nourrir nos animaux, il arrive souvent que s'ils manquent ils forcent les cultivateurs à en réduire le nombre dans un moment très inconvenable en conséquence de leur mauvais état et de leur bas prix sur les marchés. Si nous agissons, cependant, un peu autrement, en sèmant un peu de blé-d'inde, et une grande quantité de racines, outre ce qui est requis pour nos animaux ordinaires, nous serions alors en état de profiter de l'imprévoyance ou défaut de prévoyance dans les autres, en achetant à bon marché ce qu'ils sont forcés de vendre, et en les engraisant pour la boucherie avec le produit surplus de nos fermes. C'est la vraie preuve du succès, et quand en est en état de le faire, on est dans le chemin sûr de la prospérité et de la richesse. La réponse que me fit un cultivateur intelligent Ecossois, lorsque, je lui remarquai le morceau de terre qu'il avait en navets, est aussi vraie ici dans son application qu'elle l'est en Ecosse. C'était ceci. Si je n'avais pas cultivé au moins un sixième de ma terre en navets, en nourrissant mes animaux en hiver pour les vendre dans le printemps, et acheté des os, du guano et autres fertilisants pour amener la terre au meilleur état pour leur culture, je n'aurais pas pu cultiver avec profit ni payer mes rentes.

—:0:—

LA RÉCOLTE DE LA PATATE.

MM. les Editeurs.— Il y a raison d'espérer, que le Tout-Puissant, dans sa miséricorde, a levé son bras, et a arrêté le fléau de la patate, après l'avoir continué pendant quinze ans, sans doute dans la vue de montrer aux mortels imprévoyants la futilité de toutes leurs recherches de la "cause et du remède;" malgré leurs raisonnements scientifiques et leurs offres de récompenses, etc., ce qui n'a jamais avancé l'investigation d'un simple iota sur un comestible si désiré et que l'on demande avec tant d'ardeur. Oh, quelle leçon nous avons reçue, et combien il est vrai de dire: "Il fait ce qu'il lui plaît, dans les armées aëdusses, et ici bas sur la terre." Maintenant que deviendra la provision de ceux qui ont cultivé la patate sauvage du Mexique, voyant que toutes les autres avaient dégénéré par une culture souvent répétée, suivant les prédictions de "ceux qui savaient" depuis Cobbet jusqu'à notre ami R., qui quelques semaines avant, firent connaître le fait, qu'il aurait, sous peu, une petite quantité de ces plantes aborigènes à vendre à une piastre la livre, ce qui en vérité est le fait, car il en a encore à